L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI MATIN, 24 JANVIER 1895. Fondée le 1er septembre 1827.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La, as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLÉANS.
JEUDI, 24 JANVIER 1895.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

VENTES DE CE JOUR.

Par Macon, Denis & Kernaghan, à la Bourse des Encanteurs, grande vente de propriétés de la succession du gén. P. G. T. Beauregard.

La Question Chinoise.

Le conflit sino-japonais soulève un des problèmes les plus troublants, les plus redoutables des temps modernes. En supposant que les armées du Mikado obtiennent un succès complet et pénètrent jusqu'à Pékin et Tien-Tsin, il sera difficile de les déloger de l'Empire du Milieu. Ils ont, de ce côté-là, de grandes ambitions qui ne sont pas tout-à-fait injustifiables. Ils se sont bien gardés d'attaquer par le sud et de remonter vers la capitale. Ils ont, au contraire, pénétré par la Mandchourie, qui est le pays originaire de la dynastie actuelle, la dynastie Manchoue. En cas de fuite de la Cour de Pékin, toute retraite lui est ainsi coupée vers le Nord sur lequel elle s'appuie principalement.

Les hommes politiques qui entourent le Mikado, vont sans doute prétendre régler l'affaire à leur guise et essayer de s'assimiler la Chine au moyen de la réforme. Or, en sont-ils capables ? Peuvent-ils "japoniser" l'Empire ? Les rapports des voyageurs et des diplomates qui ont vécu dans le pays affirment à peu près unanimement le contraire. Fussent-ils, d'ailleurs, en état de mener cette entreprise à bien, que l'Europe ne le leur permettrait pas. C'est la Russie qui, infailliblement, entrera la première en lice. Elle s'est déjà assimilé une partie des races asiatiques; elle convoite la Mandchourie et la Corée ; elle ne laissera pas échapper cette proie.

Dans ce cas, elle transporterait son extrême frontière vers le Sud, de Vladivostock jusqu'à Fusan et Fort Hamilton, enveloppant ainsi tout le Nord de l'Asie dans un vaste demi-cercle, et barrant le passage du Japon qui se verrait ainsi frustré du fruit de ses conquêtes. On voit que le Mikado joue gros jeu en ce moment.

A la bonne heure, dira-t-on, mais croit-on que l'Angleterre se laisse oublier au milieu de ce remue-ménage ? Non, sans doute. Elle remonterait de l'Inde, quelle possède déjà, vers le Centre de l'Empire Chinois qu'elle s'approprierait, en s'emparant de l'immense Vallée du Yang-Tse-Kiang. Quant à la France qui est aussi une puissance asiatique, elle s'annexerait les provinces voisines du Tonkin.

Deux puissances aussi habiles que la Russie et l'Angleterre ne s'exposeront pas aux inimitiés de l'Allemagne et des Etats-Unis. Ces deux pouvoirs auraient une part plus ou moins grosse au gâteau.

Toutes ces hypothèses sont moins fantaisistes qu'on le croit généralement. Rien de plus facile que de démembrer cet Empire. Il n'y a, entre ses provinces, qu'un lien nominal, et la solidarité nationale y est à peu près inconnue. Il n'y a même pas unité de langage. Le Chinois, proprement dit, n'est qu'une langue officielle, parlée par les lettrés et les mandarins qui administrent les différentes parties de ce grand corps. Il joue à peu près le même rôle que, jadis, le latin dans la vieille Europe, où il servait de moyen de communication entre les classes instruites des différentes nations.

Le Sud et l'industrie cotonnière.

"Venez au Sud," crie-t-on de toutes parts, aux gens du Nord et de l'Ouest, "vous y trouverez un pays ensoleillé presque toute l'année, un climat charmant, des industries florissantes, un sol extrêmement fertile, des cultures spécialement qui vous enrichiront en peu d'années."

On a bientôt fait de parler ainsi. Il y a beaucoup de vérité dans les éloges que l'on fait de notre pays; tout ce qui concerne le climat, le sol et les ressources naturelles est incontestable; mais l'agriculture laisse beaucoup à désirer ; elle est dans un état assez précaire.

Laissons de côté les souffrances de l'industrie sucrière; elles ne sont pas l'œuvre de la Louisiane qui n'est, en ce moment, qu'une victime de la législation injuste d'un Congrès, infidèle à ses devoirs.

Il n'en est pas de même de la culture du coton. Si elle ne rapporte plus, si le textile encombre tous les marchés, la faute en est à nous qui n'avons pas su modérer notre production.

C'est la situation précaire de l'industrie cotonnière qui a tout récemment poussé les planteurs des régions qui produisent ce textile, à se réunir en convention soit à Jackson, soit à Shreveport, pour chercher et adopter un remède au mal.

Dans ces deux conventions, il a été résolu de semer moins de coton. La réduction en a été fixée à 25 pour cent, chaque association d'Etat, chaque association de paroisse ou de comté s'engageant d'honneur à se conformer à la règle convenue et à persuader à tous ses membres, sans exception, de s'y conformer eux-mêmes. Mais autre chose est de faire une promesse, autre chose est de la tenir. Qui sait si tels ou tels groupes de planteurs, après avoir donné leur parole, ne la violeront pas sournoisement pour profiter, s'il est possible, de la hausse probable, conséquence naturelle de la réduction à laquelle se seront soumis leurs voisins, lesquels deviendraient ainsi les victimes de leur bonne foi ? Le soupçon que nous exprimons est plus fondé qu'on ne le pense. Nous le disons avec tout le respect que nous inspire la probité de nos planteurs. L'essai a déjà été fait; il a complètement échoué.

Y a-t-il moyen d'assurer une réduction générale et uniforme de la production du textile; et ce moyen quel est-il ? Toute la question est là.

L'Amérique Centrale et le Mexique.

Allons-nous assister à une guerre sérieuse entre le Guatemala et le Mexique ? Tout nous porte à le croire. D'avance nous devons en prévoir l'issue. Ce petit Etat du Guatemala n'est pas de taille à se mesurer avec une république de 10,000,000 d'âmes et il paraît que toute la jeunesse mexicaine, pleine d'une ardeur belliqueuse, est prête à marcher avec enthousiasme contre son faible ennemi.

Il est vrai que les autres républiques de l'Amérique Centrale, au nombre de quatre, le San Salvador, le Honduras, le Nicaragua, le Costa Rica veulent porter secours à leur voisine menacée. Toutes ces cinq ne comptent guères plus de 3,000,000 d'habitants. Elles auront donc de la peine à résister au Mexique, qui est relativement un colosse. Ce qui se passe ne devrait-il pas éclairer les citoyens de ces cinq républiques minuscules sur les dangers que leur fait courir à chaque instant leur division.

Il y a pas même une moyenne d'un million dans chacune d'elles, sans compter qu'à l'intérieur chacune est exposée à ce que l'on appelle pompeusement des luttes de parti, des révolutions et qui ne sont en réalité que des querelles et des rivalités personnelles. C'est peut-être bien pour les populations que cette menace de guerre, si elle les force à serrer leurs rangs et à établir entr'elles une unité qui devrait être accomplie depuis longtemps. Si la désunion continue, elles seront fortement absorbées par leur puissante voisine.

UNE EXÉCUTION MILITAIRE.

A propos de la dégradation militaire de Dreyfus, le *Gaulois* rappelle une autre exécution militaire célèbre, celle du fameux Malet, qui fut, sous Napoléon, l'auteur de la conspiration de 1812, et qui avait pour but, en annonçant la mort de l'Empereur à Moscou, de changer la forme du gouvernement: Malet fut fusillé dans la plaine de Grenelle, avec plusieurs de ses complices :

A peine l'horloge de l'Ecole militaire avait-elle achevé de sonner quatre heures qu'un long murmure, parti de la foule, annonce l'arrivée des condamnés. Ce murmure fut bientôt suivi des cris: "Les voilà ! les voilà ! A bas les chapeaux !"

C'étaient le général Malet et ses complices qui marchaient à la mort : ici généraux Lahory et Guidal, Soulier, chef de bataillon; Bordenieux, Steenhower, capitaines; Piquerel, adjudant major; Beaumont, Fessart Régnier, Lefèvre, lieutenants; Boccheciampe.

Une pluie fine et glaciale fouettait cet après-midi du jeudi 29 octobre 1812 Les condamnés sortirent de la prison de l'Abbaye, et, accompagnés chacun d'un gendarme qui le tenait par-dessous le bras, montèrent deux par deux dans les fiacres dont ils occupèrent les places du fond; deux gendarmes se mirent sur le devant.

Le cortège se mit en route entre une double haie de dragons; un piquet de gendarmerie ouvrait et fermait la marche. Il passa par l'ancienne rue Sainte-Marguerite, la rue de Grenelle Saint Germain jusqu'aux Invalides; puis, suivant l'avenue La Motte-Piquet, longea l'Ecole militaire et traversa le Champ de Mars.

La plupart des prisonniers se montrèrent fort calmes pendant le trajet, mais le malheureux Soulier ne put se contenir :

—Ma pauvre femme, disait-il, que va-t-elle devenir ? Et mes enfants ? Et il se couvrait le visage de ses mains pour étouffer ses sanglots.

Malet, placé dans le premier fiacre avec Lahory, faisait preuve d'un grand sang-froid.

—Général, lui dit-il pendant le chemin, c'est votre indécision qui nous a mis ici.

Il faisait allusion à la lenteur que Lahory avait mise à exécuter ses ordres.

Cependant, on avait développé, à la place de Grenelle, un grand appareil militaire; chacun des corps en garnison à Paris y avait envoyé un fort détachement, la garde de Paris et la 10e cohorte, dont les tendances étaient suspectées, y étaient rassemblées tout entières, mais sans armes.

Celles des compagnies dont les officiers allaient être fusillés avaient l'habit retourné.

Au milieu du carré formé par les troupes, on voyait deux pelotons de vétérans. Le premier composé de cent vingt hommes et le second de trente seulement—peloton de réserve—devaient exécuter le jugement. Quatre mauvaises charrettes, attelées d'un cheval et conduites par des infirmes du Val-de-Grâce, vêtus de vestes grises à collet bleu, étaient dissimulées dans un coin, prêtes à emporter les corps des suppliciés.

Cependant les condamnés descendent de leurs voitures; les adjudants de place et de gendarmes vont à leur rencontre; sur un signe de l'officier chargé de l'exécution, les tambours battent aux champs jusqu'à ce que les condamnés soient arrivés au centre du carré.

En passant devant un des hommes qui avaient concouru à son arrestation, Guidal s'arrêta:

—Te voilà, brigand, lui dit-il avec un grincement de rage. Tiens, lâche que tu es !

Et il lui cracha au visage.

Celui-ci brandit son épée et poussa un cri de "Vive l'Empereur !"

—Monsieur le gendarme, dit Boccheciampe au soldat qui le tenait par le bras, j'avais demandé un confesseur.

—Que vous dit cet homme ? demanda un officier en s'avançant vers les gendarmes.

—Capitaine, il réclame un confesseur.

—Aucun de vous ne doit répondre aux condamnés.

—Quelqu'un de vous pourrait-il me faire l'amitié de me dire pourquoi on me fusille ? demanda tranquillement Piquerel, en s'adressant aux vétérans.

Les condamnés s'étant arrêtés, on les plaça sur un seul rang, adossés au mur.

Alors l'officier de gendarmerie fit battre un ban, puis le capitaine-rapporteur s'approcha et lut à haute voix le jugement de la commission militaire.

Malet demanda à commander lui-même le feu, et les malheureux tombèrent sous les balles; Malet, seul, quoique blessé, resta debout, portant la main à sa poitrine.

"En avant la réserve !" commanda l'officier de gendarmerie.

A cette seconde décharge, Malet tomba raide mort, la face contre terre.

Bordenieux non plus n'était pas mort du premier coup, et on l'entendit râler son cri de : "Vive l'Empereur !" qu'il n'avait cessé de répéter depuis sa condamnation.

La plus lamentablement comique de ces destinées fut sans doute, celle du nommé Boccheciampe, comparse obscur que ni son passé ni son tempérament, ne semblaient appeler à l'honneur de ces hardies entreprises.

Boccheciampe, natif d'Oletta (Corse), était, depuis sept ans, détenu à la Force comme prisonnier d'Etat(?). Ce titre seul le désigna à la faveur de Malet, le matin où la conspiration, triomphante un instant, avait donné la volée aux préventions politiques, et il fut bombardé préfet de la Seine.

Personne ne fut plus bouleversé de cette subite élévation que Boccheciampe lui-même.

Il ignorait le premier mot de toutes ces menées: il s'était contenté, en arrivant sur la place de Grève, de rôder en curieux aux alentours sans oser pénétrer dans l'Hôtel de Ville. Parlant à peine le français et dans un costume d'une correction douteuse, il avait compris qu'il fallait un autre prestige que celui de sa personne et de son langage pour prendre possession du poste qui lui avait été imposé. Il ne demandait qu'à respirer un peu de cet air pur dont il avait été privé si longtemps, lorsque des agents vinrent interrompre sa rêverie et son innocente promenade.

Trois ans après, au retour de fortune amenait dans la même plaine de Grenelle un des partisans les plus fidèles de l'Empereur, le colonel de Labédoyère.

Malet, du reste, n'était pas qu'un conspirateur. C'était aussi un assassin. Il fut fusillé aux acclamations du peuple.

M. HENRY HOUSSAYE A L'ACADÉMIE.

Nous lisons dans une spirituelle correspondance parisienne adressée au *Journal de Genève* :

Victoire napoléonienne, l'élection académique de M. Henry Houssaye, ne vous y trompez pas ! J'y reviens. Le sujet est piquant et peu connu en dehors des cercles de l'Institut.

Il y a sous la coupole, dissimulée derrière la courtoisie extérieure et le bon ton, une mêlée constante des partis. Les bleus y sont toujours les bleus et les blancs toujours les blancs. Les historiens s'y rangent sous des drapeaux contraires, s'y inscrivent à des écoles opposées. Longtemps les blancs dominèrent, le parti des ducs, légitimistes et orléanistes, aujourd'hui confondus; le duc de Broglie, *primus inter pares* ; M. Thiers, Dangin, l'historien clérical de la monarchie de Juillet, succédant à Camille Rousset, le démolisseur de la légende des Volontaires.... Adversaires des gloires républicaines, mais autant des gloires impériales : étayés solidement de l'impartiale passion de Taine; accueillant même les républicains respectueux et juste-milieu, comme M. Albert Sorel, l'auteur éminemment modéré de *l'Europe et la Révolution française*. Une antipathie commune les réunissait, celle de la démagogie dès qu'elle se dictature; un goût les rapprochait également, celui des institutions parlementaires, de la diplomatie savante.

Pour les initiés, ce groupe se distingue par son faible à l'égard de Talleyrand. Si vous voulez savoir la nuance d'un historien académique, demandez vous ce qu'il pense du rôle de Talleyrand dans l'exécution du duc d'Enghien, de sa tactique au congrès de Vienne. Les *Mémoires* de Pasquier ont causé beaucoup de peine à cette fraction de l'Institut.

M. Henry Houssaye avec son 1814, son 1815, entre dans la place comme un coin. Sous couleur de récits documentés, ces livres précis et ardents sont des plaidoyers bonapartistes. Ils montrent la Restauration, œuvre fortice de Talleyrand, des émigrés, de l'étranger ; les Cent-Jours, sortant d'un désir national ; le vol de l'aigle du golfe Juan aux tours de Notre-Dame appelé par tous les cœurs : le peuple devançant l'armée dans la défection enthousiaste.... Le duc de Broglie a pris la plume pour réfuter cette thèse politique. Lamartine déjà avait dit dans les *Confidences* :

"Le 20 mars fut une conspiration armée et non un mouvement national. Le premier sentiment du peuple fut le soulèvement contre l'audace de cet homme, qui pesait sur lui du poids d'un héros. S'il n'y eut point en d'armée organisée en France pour voler sous les aigles de son Empereur, jamais l'Empereur ne fut arrivé jusqu'à Paris."

Depuis Lamartine, nous n'avons pas fait un pas. L'opinion qu'il condamnait en termes magnifiques renaît sous les auspices du talent et de l'érudition. M. Henry Houssaye force les portes de l'Académie avec sa cocarde de *bleu* au chapeau, son bagage suspect d'officier en demi-solde. On s'incline devant l'annaliste mil taire éloquent. Mais la lutte continue, la guerre intermi nable sur le cadavre d'Achille.

Ce qui n'empêche pas les blancs et les bleus de l'Académie française de faire une trêve, et de recevoir avec un parfait accord ceux qui sont dignes de s'asseoir à leur côté, comme M. Henry Houssaye, sans tenir compte de la couleur de leur cocarde.

CALCULATRICES MERVEILLEUSE.

On exhibe en ce moment, au Royal Aquarium de Londres, une jeune fille, miss Lilian Morrit, qui ne paraît inférieure, pour ses talents de calculatrice, ni à Jacques Inaudi, ni même à ce pauvre Vernier, qu'on a failli récemment rendre fou.

Miss Morrit, en un espace de temps à peine appréciable, dit un spectateur qui lui donne l'heure et la date de sa naissance, le nombre de secondes qu'il a vécu et le jour de la semaine où il est né.

Les yeux bandés, elle joue à la fois une partie de dames, une partie de cartes et une partie de dominos; elle exécute également aux échecs une série de combinaisons variées et difficiles sans voir l'échiquier. Au cirque Wombwell dont la tente est plantée à un jet de pierre de la Statue du Général Lee, à la Nouvelle Orléans, il y a une femme qui, comme Miss Morrit, étonne les foules et de la même façon.

ENCORE DREYFUS.

On ne se lasse pas de nous parler de Dreyfus, le traître, et de son sang-froid.

Ainsi, l'*Echo de Paris* raconte, d'après un ami de l'adjudant Bouxin, l'impression de ce dernier au moment de la dégradation Dreyfus :

"—En ce qui me concerne, dit l'excellent sous officier, j'ai exécuté cet ordre aussi exactement et aussi froidement que j'ai l'habitude d'accomplir tout service commandé; j'ai obéi avec calme, comme j'aurais obéi encore si on m'avait ordonné d'abattre le coupable d'un coup de revolver, comme j'obéirai demain si on me commande de mener mes hommes au feu.

"Seulement j'avoue que l'attitude du condamné m'a semblé inouïe de sang-froid cynique, de courage dans sa lâcheté, pour mieux rendre mon idée. Comment un officier peut-il demeurer debout la tête haute, le regard droit au moment où on lui arrache ses galons, où on lui brise son sabre ? Mais moi, qui ai pourtant la prétention d'être courageux et énergique aussi, il me semble qu'à ce moment-là j'aurais succombé sous la honte !

"Car, il n'y a pas à dire, il n'a pas bronché durant les longues minutes qu'a duré l'opération. Et sauf son cri de protestation du début : "Je suis innocent ! C'est un innocent qu'on dégrade ! Vive la France !" (il n'a fait aucun serment, ni parlé pe sa femme et de ses enfants), sauf cela, il n'a pas dit un mot. Il m'a laissé, sans un geste, lui arracher les trois galons de son képi, les trois rangées de ses boutons que je ne pouvais enlever que un à un, et aussi briser sur mon genou son sabre, dont la brisure avait été, entre parenthèse, assez mal préparée."

Attendons-nous à ce que la campagne entreprise ne s'arrête pas.

Les Juifs sont tenaces.

LE MIKADO.

Les Japonais, qui ont si vite renoncé à leurs lois, à leurs costumes, à leurs sabres caractéristiques, paraissent vouloir faire un nouvel et curieux effort pour renoncer encore à quelque chose Cette fois, c'est leur idiome qu'ils enverraient à leur musée des antiques. Un décret du mikado vient de décider que l'héritier présomptif, âgé aujourd'hui de quinze ans, serait instruit dans la langue française, afin qu'il en fit son parler habituel et qu'elle lui servît plus tard à étudier l'anglais et l'allemand comme accessoires. C'est Mlle Mita Morinosa, ancienne interprète attachée aux missions militaires françaises, qui dirigera cette partie de l'éducation du prince. La facilité avec laquelle les Japonais endossent la civilisation européenne et en particulier la civilisation française, semble justifier la légende ethnographique qui en ferait une colonie occidentale égarée dans l'Extrême-Orient ; ce sont là des hypothèses qui appartiennent aux procédés de Jules Verne appliqués à l'histoire, mais on en peut dire avec les Italiens : *Se non è vero, è bene trovato.*

LA QUESTION DES FEMMES.

Elle paraît être "d'actualité" dans les rêves de ce mois. M. Auguste Strindberg, psychologue, M. Henri de Varigny, physiologiste, et M. Guillaume Ferrero, sociologue, le prennent dans la *Revue Blanche*, les deux autres dans la *Revue des Revues*, reprennent une fois de plus cet éternel sujet, chacun selon sa compétence spéciale.

Ceux qui ont assisté, au théâtre de l'Œuvre, à la représentation de *Pères* présentent assez quelles peuvent être les conclusions de M. Strindberg ; elles ne sont tendres ni pour les femmes, ni pour leurs défenseurs, que l'écrivain qualifie dédaigneusement de "gynolâtres"; infériorité physique, infériorité morale, infériorité intellectuelle, infériorité toujours et quand même, c'est inévitablement le dernier mot auquel aboutit sans cesse le vindicatif dramaturge, dès qu'il parle du sexe aux pieds duquel là plus "gynolâtre" des académiciens exigeait jadis qu'on tombât. M. de Varigny se montre moins dur : Il affirme que, physiologiquement, le cerveau féminin ne révèle rien qui permette de lui attribuer une qualité inférieure à celle du cerveau masculin. Quant à M. Guillaume Ferrero, il laisse de côté ces questions de présséance, et il constate simplement que, dans les pays anglo-saxons, le nombre des femmes non mariées, se suffisant à elles-mêmes, a crû dans des proportions considérables ; elles commencent à constituer une véritable classe sociale ; on les appelle des *spinsters*, et elles envahissent peu à peu une foule de professions où on apprécie leurs mérites; seulement, elles sont infécondes, ce qui n'a peut-être pas grande importance en ce qui concerne l'individu, mais ce qui pourra peut-être présenter un jour quelques inconvénients au point de vue de l'espèce.

Et, en somme, de ces diverses études, il ne résulte pas clairement que le problème soit résolu. Si M. Strindberg se déclare avec netteté pour la dépendance de la femme, M. de Varigny reste neutre, et M. Ferrero nous menace presque de voir notre sexe finir par tomber sous la domination de l'autre Alors, la femme serait réellement supérieure. C'est une opinion; c'est même une opinion soutenable, et qui, après tout, paraît susceptible de fournir longtemps encore des sujets d'intéressantes discussions.

THEATRES.

Opéra Français. — Bénéfice de l'Union Française.—Superbe chambre, hier soir. Rez-de-chaussée, premières, secondes et troisièmes également bondés de spectateurs. La recette a dû être fort belle.

Le spectacle a commencé à 7 heures, s'il vous plaît, par le "Portrait de Manon", que l'on pourrait intituler: "Manon, ou vingt ans après". Jolie musique, dont le principal mérite est de nous rappeler le style et les mélodies de cette œuvre de Massenet, que l'on appelle "Manon". Cette composition, très bien exécutée par M. Freiche, et Mmes Delorme et Chavaroche, demande une seconde audition pour que nous nous permettons de l'apprécier comme elle le mérite.

—Les artistes nous ont donné, à l'occasion de ce bénéfice, un bien joli intermède, le plus joli, incontestablement, le plus intelligemment composé, le plus habilement exécuté, auquel nous ayons assisté depuis bien longtemps, à la Nouvelle-Orléans.

C'est M. Chavaroche qui a ouvert la marche avec le Cor, de Flégier, et sa magnifique voix aux sonorités surprenantes et étourdissantes.

Ah ! les belles notes !

Mme Mouravieff est, décidément, une très habile vocaliste. Elle a très brillamment enlevé ses traits et ses staccatti, rivalisant de légèreté avec le doigté de son mari, M. Dupuis, qui tenait le piano avec son habileté ordinaire.

Encore une voix d'une beauté et d'une puissance tout à fait exceptionnelle que celle de M. Anasty. Il a fort bien dit "les Rois Mages" de nous ne savons plus quel compositeur.

Mme Laville dans "Home, Sweet Home", ravive en nous un bien grand souvenir, celui d'un des plus grands chanteurs du siècle, de La Blache, qui adorait cette mélodie et la disait d'une adorable façon.

Mme Dargis-onne a dit avec beaucoup de verve les "Petits Ploupions"; aussi a-t-elle été accablée de rappels.

Le "Pouton", pastorale en patois, a été également fort applaudi. Le tout s'est terminé par deux étourdissantes chansonnettes de Mlle St-Laurent; "Le Bébé Cassé" et surtout une chansonnette espagnole qu'elle a dite avec une verve étincelante. Le public emballé l'a forcée à la recommencer.

Le spectacle s'est terminé par la première (reprise) de "Si j'étais Roi" qui a valu un véritable succès à Mlle Darcy, qui y a été charmante dans le rôle de Néméa, et surtout à M. Bailly, qui y a filé avec beaucoup de charme les deux ou trois mélodies qu'a à chanter le pêcheur Zéphoris. Amusant, M. Garrigues (Piffar) et suffisamment fourbe, M. Senrin (Kadoor).

La pièce a bien marché avec un ensemble très convenable.

Ce soir, à 8 heures, deuxième de "Norma" avec Mme Laville dans le rôle de Norma.

Samedi, pour les débuts du Corps de Ballet et de Mlle Paris, "Robert le Diable".

Dimanche en matinée, "Norma".

Dimanche soir, spectacle double: "La Traviata" et "Gillette de Narbonne".

"Gillette" commencera à 9 h. 1/4.

Grand Opera House.—Nat. E. Goodwin fait fureur, depuis dimanche, au grand théâtre de la rue Canal. A "Mizzoura" ont succédé "A Gilded Fool", "David Garrick", et cette jolie pièce qu'on appelle "Lend me Five Shellings".

Académie de Musique.—"A Poor Relation," tel est le menu de la semaine à l'Académie de Musique, par M. Sol Smith, un auteur qui jouit d'une excellente renommée et qui la justifie. Aussi le public est-il nombreux, est les succès formidables.

St-Charles.—"Le Père Prodigue" (Prodigal Father) pièce bouffonne, ornée de danses, de chants et une foule de détails intéressants.

Les artistes qui l'interprètent sont excellents.

Aussi la pièce fait-elle recette tous les soirs.

Cirque Wombwell. — Encore hier, l'affluence était grande au cirque de l'avenue St-Charles, où sont tous les animaux savants et la magnifique ménagerie dont nous avons plus d'une fois parlé ici.

L'ours et l'éléphant ont obtenu leur succès ordinaire aux deux représentations d'hier ; ils ont fait l'amusement des grandes personnes le soir, après avoir fait celui des enfants le jour.

M. Wombwell invite tous les jours un aide à son spectacle de 3 heures. Hier c'était l'aide des gens de couleur de la rue d'Orléans qui y assistait; les jours précédents, c'étaient le *News Boys Home* sous la direction du Rév. Père Gafney, le Protestant Orphan Boys, le Jewish Home. Aujourd'hui ou demain, ce sera l'Asile Ste-Marie des Garçons.

Samson, le prodige de force musculaire, a étonné par ses tours : il a brisé des chaînes avec son biceps, a soulevé des boulets d'une pesanteur considérable, et s'est livré à nombre d'autres exercices du genre.

Le Taureau de Burmah, cet animal unique a été fort admiré; les lions, les léopards, les tigres, les hyènes, tous les fauves ont, eux aussi, vivement intéressé les spectateurs.

Le cirque Wombwell est venu hiverner à la Nouvelle-Orléans, c'est dire que tout le monde aura l'occasion d'y faire une visite.

Voyageurs arrivés aux principaux hôtels.

Hôtel Grunewald.—N P Phillips, Lne; Dave Sachs, San Francisco; P MacDonald, Angleterre; E Bricke et femme, New York; D McRoie, Orange, N J, W G Hopkins, Philadelphie; Jno F Kohn, Montgomery; W P Fay et femme, Mlle Rita C Fay, Mlle Flora G Fay, Worcester, Mass; Edward O Kohn et femme, Montgomery; S J Epstein, New York; A D Vega, Jr, Donaldsonville; A D Hayward Flora, Ill; H H McCarthy, Dubuque, Iowa; M Blumenthal et femme, Chicago; E M Pace, New York; Mlle Bryant, St-Louis, Mo; Y F Harrington et femme, Helena, Arp; M S Bailey et femme, Logoan, Miss; R S Robins, New York; E C Darley, St Louis; Jno Doe, Mlle, Orléans; Jas Wa ker, Boston; Sam Opperheimer, Memphis; H W Veighr, Ind; C F Forsight, New York; E S Batton, New York; B Kohn, Chicago, Ills; Mme S J Rankin, Mlle Jessie Bias, M lle Tern, Walter J Clark, Foster A Ribal, Russell P Reeves Chicago; W D O'Neil Pittsburgh; F Q Bayles et femme, St Louis, F H Parker, New York; O T Lawthorn, Mobile, Ala; V A Goddard, Saginaw, Mich; E R Sparks, Nicholsonville, Ky; Thos Williams, A L Merr, West Point, Ga; R Von ter Lake, Philadelphie; B M B Pring, St Jacques; Wm Kerwan, Idaho, Jas Hunter Pe n; R D Bridge, Jesse Bridge, Madison, Texas; T P Lawrence, T F Miller, Ohio; W J Graham, Ottawa, Ill; D H Meyer, Clinton Lne; Mme G E Allarat, Mlle Allarat, Oakland City; E Steep et femme, Morris, Ill; W H Harris, Jacksonville, Ill; F R Martin, Maye Ill, L H Martin, Dwight, Ill.

Hôtel Cosmopolitain. — J K Harrington, Santa Barbara Californie; O to T Langbein, Chicago, Ill; A W Cleveland, Minneapolis, Minn; H Reinemann, Vi le de Mexico; Sol Dreyfus, Paducah, Ky; T H Carmichael, St Louis, Mo; Thos J Shaffer, Ste-Marie, Lne; J D Shaffer J C Smith, Lne; F A Foster, W H Phillips, New York; F L Dickens, Kansas City; Wm Eckhardt, Cincinnati, Ohio; Léon Schwab, New York; M Bernstein, Baltimore, Md; Jos E Sherman, St-Louis; C Small, Jr., New York; E Lovemore, New York; E H Jenkins, Columbus, Gie; W J King, Vicksburg; M Blumenthal et femme, Chicago, Ill; H O Collins, Los Angeles, Cal; T P Hall et femme, H A Andrews et femme, New York; Jas E Parker et famille, Mme E P Elmore et servante, Rochester, N Y; Thos H Jones, Cincinnati, Ohio; M A Johnson et femme Harry E Hoggins, St-Louis, Mo; Mme J A Farrell et fille, Memphis; A E Falls et femme, T P Sumner, Louisville; E S Simmons, Jas T Thomas, Richmond, Vie; Peter E Echolls, Memphis, Tenn.

Hôtel Déséchaud.—E J Harris, St Louis, Mo; J R Dunn, New York; W H Hyunah, Lne; Geo Y Andrew, Raceland, Lne; H G Bumgartner, St-Louis, Mo; J D Lochridge, Kansas City, Mo; M B Harris, St-Louis, Mo; James Maldoon, Cairo, Ill; W P Hart, Ill; T S Duffy et femme, R S Duffy, Parcel, T T; W M Cole, R B Hamilton, Longview, Texas; J J McConnell, Chicago, Ill; Mme Emma Turnbull, Memphis, Tenn; W Tempf, Indianapolis, Ind; W H Gray, Mobile, Ala; E G Reynard, Union City, Ind; J F Lewis, Texas.

Hotel Schmidt.—J J Riley, Chicago; Chas E Flower, Jas F Flower, Elyria, Ohio; H M Kelly, Pittsburg, Pie; Geo C Thompson, East Liverpool, O; Louis Bauer, Miss A Bowers, St Louis, Mo; A Lampert, Galveston, Tex; F H Kean, Baton Rouge, La; John T Howard, Moss Point, Miss; J Brown, Jr, Chicago, Chicago; M Boyd, Cinn; G P Punnel et fils, N J; W J Butler, Milwaukee, Wis; A C Cooke et femme, Savannah, Gie; T H Harper, Tampa, Fle.

BASILE BARES
FACTEUR DE PIANOS,
84 Rue Royale, Nlle-Orléans
—SEUL AGENT POUR LES—
PIANOS GAVEAU, DE PARIS
Venant d'être reçu de France des premières maisons, des feutres et autres articles pour la réparation de pianos, à laquelle je donne mon attention personnelle ; plus de trente ans d'expérience. Spécialités pour les accords de pianos, ordres de la campagne promptement exécutés.
20 mars—

C. LAZARD & CO, LDT.
LES ANCIENS ET POPULAIRES
Marchands de Vêtements Confectionnés
D'ARTICLES DE TOILETTE
ET DE CHAPEAUX.
Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.
Coin des rues Canal et North Peters.
10 mars—1 an—Dim Mar Jeu Sam

D. MERCIER'S SONS
Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales
Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de toilette pour messieurs et enfants.
Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.
Coin des rues Dauphine et Bienville, à deux ilets de la rue du Canal. 2me district
1er nov 92—1 an—mer jeu dim

LEHMANN.—Décédée à New York, le 20 janvier 1895, à l'âge de 67 ans, MME VVE H. E. LEHMANN, née Denise Deville. Les amis et connaissances des familles Lehmann, Deville et D'Aquin sont priés d'assister à la cérémonie funèbre qui aura lieu ce matin, jeudi, à 8 heures à la Nouvelle Orléans. Le convoi partira de la Cathédrale St-Louis.

LACOURRÈGE—Décédé hier, mercredi, 23 janvier, à 5:45 heures A. M., GASTON ANATOLE, fils de Paul Lacourrège et de Sophie Fabian à l'âge de 22 mois et 10 jours, natif de la Nouvelle-Orléans. Les amis et connaissances des familles Lacourrège, Fabian et Hallowell sont respectueusement invités à assister aux funérailles qui auront lieu aujourd'hui, jeudi, 24 janvier, à 11 heures A. M. de sa résidence, rue Anthony, entre Donaue et Canal.
Les journaux de Dallas, Tex., sont priés de reproduire cet avis.

SERVICE FUNEBRE.
Un service solennel sera célébré dans l'église Ste Anne, vendredi, 25 janvier, à 9:30 heures A. M. pour le repos de l'âme du Très Rév. Père TUMOINE, curé de l'église Ste-Anne.
24 janv—1f

Nous Garantissons la Pureté de nos Produits.
—TELEPHONE 1010.—
TO-KALON
DEPOT DE VINS.
Ancien No 129, Nouveaux Nos 537 & 541
Rue Royale, coin Toulouse,
NOUVELLE-ORLEANS.
VINS ROUGES,
Vins Blancs, Sauternes et Rieslings
TO-KAY.
Angelica, Mucatelle,
PORTO, SHERRY, CHABLIS,
Blackberry Brandy,
BRANDY
Le plus pur venant du Raisin, etc.
Tous les Ordres Sollicités sont Immédiatement Remplis.
Toute Marchandise achetée est délivrée sans frais à domicile.
PAUL N. VERNEUILLE,
SEUL AGENT.
24 août—1an

Nous avons ce jour formé une société sous la raison sociale de J. W. COLEMAN & CO, pour nous occuper exclusivement de propriétés de campagnes et des environs.
Bureau, 123 rue Carondelet.
Nouvelle-Orléans, 19 janvier 1895.
J. WALKER COLEMAN,
W. C. H. ROBINSON.
20 janv—7f

Nouvelle Orléans, le 21 janvier 1895.
L'avis ci-dessus n'affectera en rien mes intérêts dans la maison de Robinson & Underwood, laquelle continuera de s'occuper des affaires de Propriétés foncières et d'encan en général comme par le passé à son bureau actuel, 123 rue Carondelet.
23 jan -5f W. C. H. ROBINSON.

Avis.
Madame Veuve J. Anglade ayant cessé les affaires de prêt sur gages, depuis bientôt un an, prie toutes les personnes qui peuvent avoir des objets en gage, à son magasin, de vouloir bien venir les retirer sans délai.
Coin Conti et Bourbon.
20 janv—1m

Veuve LOUIS FRIGERIO,
OPTICIEN, annonce respectueusement à ses amis et à sa clientèle qu'elle est prête maintenant à les recevoir dans son nouveau magasin, nouveaux Nos 1019 et 1021 de la rue du Canal. En connection avec son département d'objets de marine et d'ingénieur elle a reçu un stock nouveau et varié d'articles d'opticien et de bijouterie, tels que Diamants, Montres, Jumelles, etc., etc., qu'elle vendra à bien bon marché. Un opticien expérimenté est au service de ses clients sans frais.
11 nov—1an

C'EST MAINTENANT LE MOMENT
DE S'ASSURER UNE BOITE DANS LA MAMMOTH SAFE DEPOSIT VAULT DE LA PROVIDENT SAVINGS BANK, POUR 1895. VENEZ VOUS ENQUERIR DE NOS PRIX. No 221 RUE DU CAMP; TOUTES LES COM